

Seul, Diamant était joyeux, il courait comme un chien fou, aboyant et gambadant gaiement autour de la litière.

Don Luis et ses amis veillaient attentivement sur la jeune femme; quant aux peones ils sarveillaient la route, l'œil au guet et le doigt sur la détente du fusil.

Cette fois, on marchait modérément, ce n'était plus la course vertigineuse du premier voyage; les mules trottaient à l'amble et les chevaux suivaient; parfois Diamant montait dans la litière pour se reposer et il se couchait aux pieds de sa maîtresse; Mercedès causait avec son mari et ses amis, s'entretenait des personnes qu'elle allait voir et qu'elle ne connaissait pas encore, mais qu'elle désirait vivement remeroier de l'amitié qu'elles lui témoignaient; c'était surtout de dona Luisa et de dona Dolores que la jeune femme s'informait; cela se comprend, elles étaient du même âge; elle parlait aussi beaucoup et avec un vif intérêt de dona Angela, la sœur de son mari.

En caueant ainsi le temps s'écoulait et paraissait moins long; on avançait, mais lentement; trois relais avaient été disposés à l'avance par les soins de don Estevan.

On s'arrêta trois fois, chaque fois on relaya.

Lorsqu'on repartit pour la troisième fois, il était environ dix heures du soir; on avait fait un peu plus de trente-cinq lieues; on marchait depuis sept heures du matin; on était encore éloigné du village de six ou sept lieues à peu près.

Au fur et à mesure que l'on avançait, la route devenait plus difficile; il fallait redoubler de précautions pour éviter un accident qui, dans ces contrées sauvages, aurait eu des conséquences terribles.

Les trois hommes veillaient sur la jeune femme avec une sollicitude véritablement fraternelle; heureusement que la lune était magnifique et éclairait presque comme en plein jour.

La jeune femme, cédant au balancement doux et cadencé de la litière et fatiguée de ce long voyage, s'était laissée aller au sommeil, et bientôt elle s'endormit profondément.

La litière s'arrêta; un grand bruit se fit entendre, de nombreuses lumières brillèrent, dona Mercedès ouvrit les yeux et regarda autour d'elle avec surprise: on était arrivé; son mari ouvrait la portière et se penchait pour l'aider à descendre.

Il était deux heures du matin; Mercedès, encore mal éveillée, accepta le bras de son mari et se laissa conduire machinalement et sans presque en avoir conscience, dans un magnifique appartement où deux jeunes filles l'attendaient; elles la déshabillèrent et la mirent au lit; Mercedès ferma les yeux et reprit son sommeil à peine interrompu.

Lorsqu'elle s'éveilla, le matin, elle crut avoir fait un rêve; elle était seule, son mari était déjà levé; la jeune femme regarda autour d'elle avec surprise: elle était couchée dans un lit fort large, la chambre qu'elle occupait était meublée avec un luxe de bon goût; le soleil l'éclairait gaiement de ses éclatants rayons, doucement tamisée par la couleur bleue des rideaux à travers lesquels ils passaient; au dehors les oiseaux chantaient et formaient un harmonieux concert.

La jeune femme sourit, le souvenir lui revenait; elle écouta sonner l'heure à une pendule placée entre deux fenêtres sur un piédoche devant une glace sans tain, derrière laquelle on apercevait les hautes ramures de grands arbres; la pendule sonnait dix heures.

— Déjà si tard, murmura Mercedès en souriant, ai-je donc dormi si longtemps?

Elle ramena son regard près d'elle, et elle aperçut, assise à

son chevet, une délicieuse jeune fille qui la regardait, le haut du corps penché en avant et lui souriant avec tendresse.

— Oh! s'écria Mercedès, et lui tendant les bras, je vous reconnais ou plutôt mon cœur vous devine, vous êtes Angela, ma sœur.

— Oui, Mercedès, ma sœur bien-aimée, s'écria la jeune fille en lui jetant les bras au cou, je suis Angela; j'attendais votre réveil.

Les deux charmantes femmes, aussi jeunes l'une que l'autre, se prodiguèrent les plus douces caresses, et, pendant quelques instants, elles oublièrent tout pour ne penser qu'au bonheur d'être ensemble, de s'aimer et de se le dire.

Mercedès rendit grâce du fond du cœur à son mari qui lui avait ménagé cette délicate surprise.

Angela ne voulut laisser entrer aucune camariste près de sa sœur; pour cette fois, elle se fit elle-même sa camariste, afin de demeurer plus longtemps seule avec elle; ce fut donc avec l'aide de sa belle-sœur, que Mercedès se leva et procéda à une ravissante et simple toilette du matin.

Puis toutes deux, se tenant par la taille, quittèrent la chambre à coucher et traversèrent plusieurs pièces pour se rendre au jardin.

Mais, à peine avaient-elles fait quelques pas dans une des allées ombreuses de la Huerta, que les deux charmantes femmes se trouvèrent en présence de don Agostin, de dona Helena et de ses deux filles.

Ce fut Angela qui présenta sa belle-sœur à la famille Sandoval.

Les détails de cette présentation avaient été réglés ainsi pour soustraire Mercedès à l'ennui d'une sôche et ennuyeuse étiquette.

Don Agostin mit un baiser sur le front de la jeune femme en la nommant sa fille; au bout d'un quart d'heure, Mercedès était parfaitement à son aise; elle riait et babillait avec ses nouvelles compagnes, dont l'âge, le caractère et l'humeur sympathisaient si bien avec ses goûts et ses aspirations de jeune fille; malgré son mariage remontant à une dizaine de jours, par son âge et son caractère, elle n'était encore, en réalité, qu'une enfant.

Don Luis et ses deux amis s'étaient tenus tout exprès à l'écart, afin de laisser ces jeunes cœurs s'épanouir en liberté, en se laissant aller sans contrainte à leurs doux épanouissements.

Quelques minutes suffirent à faire de ces charmantes jeunes filles de véritables amies.

Quinze jours s'écoulèrent ainsi avec une rapidité féérique; lorsque l'heure du départ sonna enfin, ce fut avec une véritable tristesse et un grand serrement de cœur, que dona Mercedès fit ses adieux à sa belle-sœur, à ses jeunes compagnes et à cette famille qui était complètement la sienne.

Don Estevan et don Jose voulurent accompagner don Luis et sa femme pendant leur voyage; ils ne les abandonnèrent qu'en vue d'Urès.

— Souvenez-vous, dit don Estevan à don Luis au moment de la séparation, que nous sommes vos frères et que, quoi qu'il arrive, vous et votre femme vous pouvez compter sur nous en tout et pour tout.

— Je le sais, répondit affectueusement don Luis.

— N'oubliez pas ce que je vous ai dit à propos de don Lope de Tordesillas, dit encore don Estevan en prenant son ami à part.

— Je veillerai, répondit don Luis.